Gaël Faye, *Petit pays*

Paris, Grasset, 2016, 217 p., 18 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3937>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3937](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3937)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 196-197

ISBN : 978-2-919040-38-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Gaël Faye, *Petit pays* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1317-1318 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3937> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3937>

LIVRES

Gaël Faye
Petit pays

Paris, Grasset,
2016, 217 p., 18 €.

Gaël Faye, connu comme auteur-compositeur-interprète, a fait une entrée fracassante en littérature. Après s'être baguenaudé sur les listes de tous les prix

littéraires, *Petit pays* s'est vu gratifié du Goncourt des lycéens, du Prix du roman Fnac, du Prix du premier roman et du Prix des étudiants France Culture-Télérama. L'engouement est-il justifié ? *Petit pays* est certes un bon roman mais, sur le sujet, il en est d'autres servis dans un bouillon plus épais. Il en est d'autres plus exigeants – et il se peut que ce soit ce qui pêche pour des lecteurs par trop pressés et que le corps sans vie d'un gamin sur une plage turque ou l'adorable museau d'un chaton sur Internet attendrit illico. Mais fissa ! On zappe d'un livre l'autre, d'une émotion l'autre. Le succès de *Petit pays*, nullement immérité, n'interdit pas de questionner les ressorts d'un si unanime enthousiasme, injuste peut-être pour d'autres romans, au moins aussi méritants.

Il est vrai que Gaël Faye réussit une performance d'écriture. Il raconte la guerre au Burundi et le génocide des Tutsis au Rwanda, avec les yeux et les mots de Gabriel, un gamin de onze ans. La phrase est limpide, fluide, souvent descriptive. Des mots simples embarquent le lecteur dans le paradis perdu de l'enfance, restituent les sons,

les couleurs, les musiques d'un temps disparu. Des mots justes pour dire l'intime, les émotions de Gabriel (peur, culpabilité, jalousie ou courage) ou l'agonie d'Yvonne. Des mots touchants, poignants, mais sans pathos, pour raconter les drames de l'Histoire (massacres collectifs ou mort d'un malheureux, au coin d'une rue ou à l'intérieur d'une voiture).

Ana et Gabriel sont les enfants métis d'Yvonne et de Michel. Une Tutsie et un Français du Jura, une Noire et un Blanc... Si cela ne va pas de soi en France – « *Ma peau caramel est souvent sommée de montrer patte blanche en déclinant son pedigree* » –, cela est encore plus problématique dans cette partie de l'Afrique où les inimitiés se doublent d'ingérences, françaises en l'occurrence, discutables et même néfastes – il le dit ou le fait dire.

Entre des parents désunis, une guerre civile et des appartenances multiples, Gabriel se fabrique des repères avec ses copains de l'impasse : les deux jumeaux, Armand et Gino « *son frère* ». La bande se tient chaud. Mais les velléités identitaires de Gino, flanqué de Francis, un ancien mayibobo (gosse des rues), transforment le quartier « *en forteresse* » et l'impasse « *en enclos* ». « *Je me demande encore quand, les copains et moi, nous avons commencé à avoir peur.* » C'est Camus en culotte courte au milieu d'ados qui se la jouent adultes. « *Pour la première fois de ma vie, je me sentais à l'étroit dans l'impasse, cet espace confiné où mes préoccupations tournaient en rond.* » Gabriel puisera dans la bibliothèque de Mme Economopoulos de

quoi s'aérer et faire reculer l'horizon. « *Un livre peut te changer [...] il faut se méfier des livres, ce sont des génies endormis* ».

Efficaces, les formules et les images frappent. Exemples, sur le métissage (« *je tangué entre deux rives, mon âme a cette maladie-là* ») ou le génocide (« *le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie* »). Éloge aussi de la littérature à propos de réfugiés et de leurs enfants : « L'opinion publique

pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver l'Eldorado. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre. Je détourne les yeux de ces images, elles disent le réel, pas la vérité. Ces enfants l'écriront peut-être, un jour ».

Le récit s'ouvre sur le retour de Gabriel au Burundi. L'adulte qu'il est devenu va faire la part du réel et de la vérité.

M. H.

Nathacha Appanah **Tropique de la violence**

Paris, Gallimard,
2016, 177 p., 17,50 €.

Âmes sensibles s'abs-
tenir ! Pourtant, ce *Tro-
pique de la violence* se
situe en France, dans
l'enfer de Mayotte, à
l'intersection de trois

solitudes, trois façons de survivre.

Marie est infirmière ; obsédée, dévo-
rée, broyée, enlaidie – chaque année,
chaque mois, un peu plus – par un désir
inassouvi de maternité : « *Quand vient
le sang chaud dans ma culotte chaque
mois, je pleure et je maudis toutes
ces mères que je vois à l'hôpital qui
ne connaissent rien à rien, toutes ces
clandestines venues accoucher sur
cette île française pour des papiers
[...] Je change, j'enfle mais il n'y a que
de la mauvaise graisse en moi, ma tête*

*tourne et mes paroles virent à l'aigre
comme du lait.* » Elle finit par enlever
et adopter le bébé d'une clandestine.
L'enfant a un œil noir et un œil vert.
Pour sa mère, il est l'enfant du djinn. Il
porte malheur !

Moïse est le fils abandonné. À l'ado-
lescence, il veut connaître son histoire.
Tourmenté, il se détourne de celle qu'il
n'appelle plus Mam mais Marie. « *Il me
dit que je l'ai élevé comme un Blanc,
que je l'ai empêché de vivre sa "vraie
vie".* » Le gamin rejoint ceux qu'il croit
être les siens : les clandestins. Il n'em-
porte qu'un livre, *L'enfant et la rivière*,
et un sac à dos, celui de Marie, qui lui
sert d'oreiller. « *Quand j'ai su la vérité,
je me suis senti un moins que rien, une
merde, un gosse qui a fait peur à sa
propre mère quand il est sorti d'elle,
un gosse qu'elle a donné au premier
venu, comment appeler cela ?* »

Brutal et impitoyable, Bruce se reven-
dique pur Mahorais, descendant d'es-
claves, en rage contre la société. « *Parce
que tu crois que je suis né comme ça,*